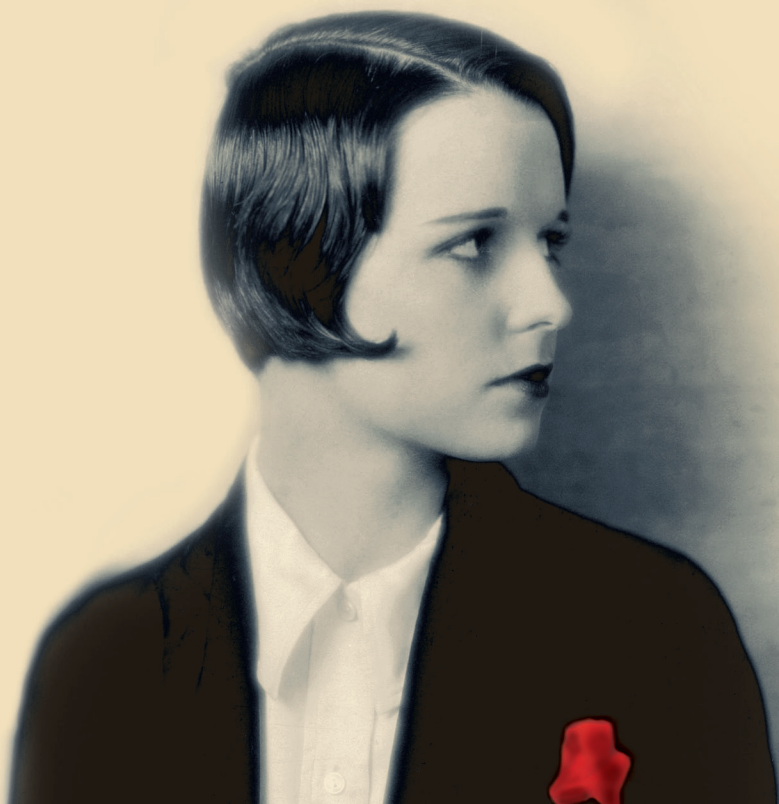


MARY MORRIS

Jazz Palace



LIANA LEVI

Quand Chicago swingue

Mary Morris

Jazz Palace

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michelle Herpe-Voslinsky*



Liana Levi

Les noms suivis d'un astérisque font l'objet
d'une notice en fin d'ouvrage.

Titre original: *The Jazz Palace*

Copyright © 2015 by Mary Morris
All rights reserved. Published in the United States by Nan A. Talese/
Doubleday, a division of Penguin Random House LLC, New York.
© 2016, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

ISBN: 978-2-86746-821-6

www.lianalevi.fr

*Ce livre est pour l'homme au piano,
et pour Larry, bien sûr.*

Car, tandis que le récit de nos souffrances et de nos joies, celui de nos possibles triomphes, n'est jamais nouveau, il doit toujours être entendu. C'est la seule histoire à raconter, la seule lumière que nous ayons dans toute cette obscurité.

James Baldwin, *Sonny's Blues*

La matinée de juillet était chaude et une odeur fétide s'élevait au-dessus des eaux vertes de la rivière. Les Français l'appelaient l'Oignon. Les Potawatomi, eux, avaient nommé ce cours d'eau Chicagoua, à cause de l'ail qui poussait sur ses berges. Benny, en marchant vers le pont, devait se pincer le nez. Il tombait une pluie légère mais il s'en moquait. Il entendit la musique, qui lui fit presser le pas, avant de voir les grands vapeurs. S'arrêtant sur le pont de Clark Street, il décida de prendre son temps. Bien qu'il fût petit pour son âge, il avait le torse robuste, de longs bras, et ses larges mains balançaient en cadence un paquet enveloppé de papier brun.

Il était en retard, mais on était samedi. Un jour à rester dans le terrain vague pour jouer au ballon. «Un jour à faire des livraisons», selon son père. Benny posa son regard sur les eaux tumultueuses qui coulaient vers le Mississippi, à l'ouest, et non vers le lac Michigan, comme la nature l'avait voulu. En 1900, l'année de sa naissance, des ingénieurs avaient inversé le courant pour que l'eau de Chicago devienne potable. C'était l'exploit du siècle, d'avoir envoyé les eaux polluées de la ville vers Saint Louis. Le choléra et la typhoïde suivraient.

Des milliers de gens attendaient sur les quais. La Western Electric avait convié ses employés à son pique-nique obligatoire

de Michigan City, de l'autre côté du lac. C'étaient eux qui fabriquaient les récepteurs, les amplificateurs et les tubes électroniques pour Bell Telephone. Ils emmaillotaient les fils, assis sur les bancs de l'atelier. Cet hiver-là, Alexander Graham Bell avait composé un numéro sur son téléphone à New York et son assistant, Thomas Watson, lui avait répondu de San Francisco. C'étaient ces ouvriers qui avaient tissé les câbles.

Ils arrivaient par dizaines. Des épouses vêtues de linon crème paraient avec leurs maris coiffés de panamas. Des rangées de frères et sœurs en robes et costumes assortis marchaient main dans la main. Les couettes des petites filles étaient retenues par des rubans de satin, et de toutes jeunes femmes qui travaillaient à la chaîne arrivaient, pendues au bras de leur soupirant. Des grands-mères couraient après les bambins, un ouvrier hongrois avait amené tous ses amis. Des flasques de whisky dépassaient des poches. C'était une mer d'ombrelles. Des cinq navires nécessaires pour les faire traverser, l'*Eastland* était le premier à embarquer.

Benny admirait le vapeur ultramoderne, avec sa coque blanche et grise et son pont immaculé. Il était fasciné par l'équipage en vareuse et béret de marin. L'*Eastland* était doté des dernières avancées en matière de sauvetage. Quand le *Titanic* avait sombré trois ans auparavant, il ne disposait pas d'assez de chaloupes pour tous les passagers – à peine une petite moitié. Par la suite, Woodrow Wilson avait signé le *Seamen's Act*: désormais il faudrait avoir des embarcations pour tout le monde à bord, hommes, femmes et enfants. Et au début de l'été, on avait ajouté des canots d'un poids total de quatorze tonnes sur le pont supérieur. L'équipage savait que le navire était trop chargé et le second secouait la tête.

À cause de la pluie, beaucoup étaient descendus dans l'entrepont. D'autres, restés en haut, dansaient. Benny, sur le

pont de Clark Street, se balançait au rythme de l'orchestre de Bradford. Le pianiste jouait un air entraînant sur un Kimball droit étincelant. Des couples glissaient sur le pont-promenade. Ils sautillaient sur une polka, puis sur un audacieux fox-trot, souriant gaiement sous leurs chapeaux à large bord – qui lui rappelèrent l'objet de sa course. Il jeta un coup d'œil à son paquet : son père fabriquait des casquettes d'uniforme, blanches et légères ou lourdes et bleu foncé, que ses fils distribuaient dans toute la ville. Chaque boucher, chaque chauffeur de Chicago en portait une. Quand il livrait aux abattoirs, Benny entendait les cris depuis le pont des Soupîrs. Des tripes et des poils d'animaux se collaient à ses semelles.

Il n'avait qu'une course à faire aujourd'hui, dans le North Side, ensuite il pourrait jouer au baseball. Il retrouverait son copain Moe et dans l'après-midi, ils se faufleraient dans Comiskey Park pour voir les White Sox mettre la pâtée aux Yankees. C'était Faber qui lançait, Benny ne voulait pas le manquer. Mais à présent il s'attardait, tandis que garçons et filles, venus de Pologne ou de Bohême, montaient à bord. Il bougeait les pieds au rythme d'*Alexander's Ragtime Band*. Quand l'orchestre entama *The Girl I Left Behind*, il se balançait sous la pluie matinale. Il pensait à la fille assise devant lui au cours d'histoire, celle qui avait une longue natte brune et un nom polonais. Il la verrait peut-être sur l'un de ces bateaux. En classe, il s'imaginait pris dans les longues mèches de ses cheveux. Il grimperait dans cette sombre forêt jusqu'à ce que toute l'histoire de l'humanité disparaisse pour lui. Il la voyait dans ses bras, sa natte noire lui fouettant le visage, ses hanches pressées contre les siennes.

Sur le pont, un vendeur des rues offrait des saucisses noyées dans la choucroute. S'il avait eu un nickel, Benny en aurait acheté une, même si ce n'était pas casher, mais il ne

l'avait pas. Il en voulait à son père de lui donner juste assez pour l'aller en tram quand il partait pour ses courses. « Tu feras un meilleur boulot, lui serinait-il, si tu travailles pour les pourboires. » Il était souvent rentré à pied du South Side, à moins d'avoir resquillé à l'arrière du trolley, en maudissant son père tout le long du trajet.

Des Bohémiennes passaient avec des paniers sous le bras, remplis de crémeuses salades de pommes de terre, d'œufs à la diable, de poulets lentement rôtis, de betteraves au vinaigre, de pains qui embaumaient – Benny en avait l'eau à la bouche. Il était tenté de les suivre pour pouvoir détailler ce qu'elles avaient. Mais tandis qu'elles passaient d'un pas léger il les salua d'un coup de casquette, et des hommes en veste grise et chemise amidonnée en firent autant, soulevant leur chapeau de paille. Les mains de Benny serraient le garde-fou, son paquet se balançant au bout de sa ficelle. Ses doigts tapotaient la musique qu'ils entendaient, pas celle de Chopin ou Beethoven que sa mère voulait qu'il joue, mais les airs qu'il avait dans la tête.

Partout où il allait, il percevait sa propre musique. Elle était dans le mouvement de ses pieds sur les trottoirs de bois, dans le claquement des sabots de chevaux, dans le ferraillement du métro aérien, le « El¹ ». Il la tapait sur le couvercle des poubelles et sur son bureau à l'école. Le matin, il la fredonnait dans son bain. Au dîner il marquait la cadence avec son couteau et sa fourchette jusqu'à ce que son père le somme d'arrêter. Et le soir, il la jouait sur ses draps en s'endormant. La musique qui venait de ses mains était différente du ragtime qu'il écoutait maintenant. Sa musique, il l'entendait quand il livrait dans les quartiers où les Noirs habitaient. Elle venait de derrière les portes, elle sortait par les fenêtres isolées où des

1. Abréviation de « *Elevated* ». (Toutes les notes sont de la traductrice.)

hommes en tricot de corps blanc jouaient de la trompette, les soirs d'été.

Avant de commencer à faire des livraisons pour les Casquettes Lehrman, Benny ne connaissait pas grand-chose du monde, en dehors du quartier où il vivait, des White Sox dont il était un ardent supporter et du piano dont il jouait. Il avait vu les premières automobiles parcourir en cahotant les rues de Chicago et il savait par ouï-dire que des avions pouvaient voler. Il savait aussi que la Grande Guerre avait commencé en Europe et que Woodrow Wilson était président. Le *Lusitania* avait coulé en dix-huit minutes au printemps, noyant la plupart de ses passagers. Des sentiments antiallemands se répandaient dans toute la ville. Dans les faubourgs de l'ouest on avait empoisonné des dobermans. Mais ses livraisons l'avaient entraîné ailleurs, le long d'une ancienne piste de trappeurs que certains appelaient State Street, et la plupart Satan's Mile. On prétendait que le diable vivait en ville, mais Benny aimait surtout aller dans le South Side, où habitaient les ouvriers des chemins de fer et les employés des abattoirs.

La ville avait commencé à s'animer dans les ruelles. « Hot », avait-il entendu dire qu'on appelait cette musique. En février, Joe « King » Oliver et son ensemble de La Nouvelle-Orléans, composé de tous ces cuivres qui jouaient tous en même temps, avaient fait sensation dans le South Side. King Oliver était un homme grand et gros, affligé d'un léger strabisme. Derrière son dos, les musiciens l'appelaient le « bigleux ». Mais il avait un sixième sens. Tout allait changer. Les Noirs et leur musique arrivaient dans le Nord. Ils construisaient des cahutes le long des voies ferrées, là où les trains les débarquaient.

Benny se dépêchait de faire ses livraisons après l'école, ensuite il traînait dans les rues enfumées. Quelques soirs plus tôt, il s'était arrêté devant une porte d'où sortait la musique

d'un cornet à piston et d'un piano désaccordé – pas de beaucoup, mais c'était agaçant. Pourtant il était resté. Il y avait quelque chose dans cette musique de la rue qu'il n'avait jamais entendu. Il ne voyait pas où elle le menait. C'était comme s'il n'y avait pas de règles, sauf celles qu'elle inventait. Ça n'avait ni commencement ni fin. Personne pour le réprimander ni pour lui dire quoi faire. Personne pour se fâcher s'il était en retard ou s'il n'avait pas fini ses devoirs. Cette musique, elle poursuivait sa route, le piano parlait et le cornet écoutait, puis le cornet répondait, le piano riait, comme si deux inconnus, penchés sur leurs verres, avaient une conversation jusqu'au bout de la nuit. En laissant traîner ses oreilles, Benny attrapait ce qu'il pouvait.

Tandis qu'on vidait les ballasts, il pianotait. Il fredonnait aussi, tâchant de retrouver un refrain qu'il avait entendu. De l'eau coulait de la coque du navire. Bientôt la passerelle fut au niveau de la rivière. À présent, la foule grimpaït plus facilement à bord. La sirène du bateau émit un grondement rude et profond. Il lambinait, comme n'importe quel enfant l'aurait fait, en agitant la main comme si c'était lui qui partait. Les passagers se précipitèrent à tribord, soulevant les enfants, agitant leurs mouchoirs dans le vent. Un remorqueur tout proche donna un coup de sirène et ils coururent à bâbord. Le bateau pencha sous leur poids, puis se redressa, et Benny entendit des rires. Des cris d'adieu s'élevaient de la foule. Ils ne parlaient que pour la journée, mais ils se comportaient comme s'ils allaient traverser les mers.

On était en 1915 et la ville n'était pas dangereuse. À part les accidents qui pouvaient se produire dans la rue parce que les enfants n'avaient pas d'autre endroit où jouer, il n'y avait pas grand-chose à craindre. Les portes n'étaient jamais fermées à clé : il n'y avait pas de voleurs. « Big » Bill Thompson serait bientôt maire, et George Wellington Streeter vendait sa

liqueur depuis le « District du lac Michigan », un banc de sable qu'il prétendait gouverner. La vente d'alcool était autorisée tous les jours, sauf le dimanche. Les gangsters, les bootleggers et les maquereaux n'avaient pas encore commencé à faire la loi. Par les chaudes nuits d'été, les gens dormaient sur les plages et dans les parcs.

Les yeux de Benny rencontrèrent ceux d'une femme debout à côté de lui. Ses cheveux étaient de la couleur des feuilles d'automne et son corps était rond comme une pêche. Comme lui, elle était montée sur le pont de Clark Street pour mieux voir. Elle tenait deux petites filles par la main. La plus jeune était pâle et fragile comme une poupée de porcelaine, c'est l'impression qu'elle fit d'abord à Benny. L'aînée était brune avec la peau mate et paraissait vraiment grande pour son âge. Elles portaient du linon crème et des chapeaux du même ton. « C'est un beau spectacle, n'est-ce pas ? remarqua la femme en se tournant vers lui.

– Oui madame, en effet, répondit Benny, en posant ses bras sur le parapet.

– Je parie que vous aimeriez partir avec eux.

– Oh oui, opina-t-il.

– Mes garçons y vont. »

Elle désignait les trois jeunes gens qui grimpaient à bord, tandis qu'un membre de l'équipage leur faisait signe de se dépêcher. Il était sept heures dix, et on levait la passerelle. L'équipage se mit à refouler les suivants et à les diriger vers le *Theodore Roosevelt*, déjà prêt à les recevoir. Les jeunes gens levèrent le poing en signe de victoire et leur mère leur répondit. Ils étaient les derniers à embarquer.

La plus grande des filles leva ses yeux noirs, et son regard rencontra celui de Benny. « Jonah devait venir aussi, mais il n'a pas voulu se lever », dit-elle. Elle parlait comme s'il savait de qui il s'agissait. « C'est pour ça qu'on est en retard.

– Qui est Jonah? demanda-t-il, souriant, sans vraiment l’écouter, parce que ses doigts battaient la mesure.

– C’est le jumeau de mon frère Wren, qui est sourd, répondit-elle en montrant le bateau et en laissant son regard glisser sur l’eau. Quatre de mes frères travaillent pour la compagnie, mais il n’y a que Robin, Wren et Jay qui vont au pique-nique. Pas Jonah. Il ne s’est pas réveillé.

– Tu as beaucoup de frères.»

Elle avait l’air d’avoir chaud dans sa robe à col montant, serrée à la taille, elle ne cessait de tirer sur ce col. Des gouttes de sueur se formaient sur son front et sur celui de sa sœur. Les deux fillettes serraient la balustrade, les yeux sur le navire.

«Ils ont des noms d’oiseaux¹, dit l’enfant en faisant des signes à ses frères. Nous, on est des pierres précieuses.»

Elle montrait la fillette blonde qui tenait la main de sa mère.

«Pearl, laisse donc ce jeune homme tranquille, la gronda celle-ci. Est-ce qu’elle vous ennuie?

– Oh non, répondit Benny, sans trop lui prêter attention, pas du tout.

– Jonah n’a pas voulu sortir du lit. J’ai essayé de le réveiller, mais il n’a pas bougé, dit encore la petite brune, en parlant vite, comme si elle ne pouvait jamais placer un mot.

– Eh bien, il devait être très fatigué, dit Benny, amusé par son bavardage. Moi je ne me lèverais pas, si je n’étais pas obligé. Pourquoi ne vas-tu pas avec eux? ajouta-t-il en montrant les cinq bateaux prêts à appareiller.

– Oh, je ne peux pas, c’est mon anniversaire, répondit-elle, d’une voix chargée d’impatience. On va chez Buffalo manger des glaces.» Elle désignait sa mère et sa sœur.

Benny, levant son visage à la rencontre du vent, regardait droit devant lui. Il craignait que le match des Sox ne soit

1. *Robin* signifie rouge-gorge, *wren*, roitelet, et *jay*, le geai.

annulé à cause de la pluie. Ses joues étaient déjà humides. Mais il était content d'être là, devant le navire, avec la musique qui se déversait du pont supérieur. Il décida de faire plaisir à la petite fille. « Je parie que tu prendras de la fraise.

– Comment le savez-vous ? » fit-elle, écarquillant les yeux.

Il sourit, sans la regarder, et dit, secouant la tête : « Oh, tu m'as l'air du genre à aimer la fraise. »

La sirène mugit longuement trois fois et on détacha les câbles. La fillette envoyait des baisers à ses frères qui disparaissaient dans le ventre du navire. Puis, tout en agitant la main, elle se tourna vers Benny : « Ils vont bien s'amuser.

– J'en suis sûr », répondit-il.

Soudain, la mère tendit le doigt : « Regardez, on voit Wren. »

Elle montrait le pont-promenade où Wren, le garçon qui était sourd, vêtu de pantalons beiges et d'une veste d'un beau bleu vif, faisait de grands signes. Il s'éventait le visage dans l'air chaud et humide. Il marchait en rond, imitant Charlie Chaplin, qui était à Chicago cet été-là pour tourner un film, au sujet d'un vagabond qui tombe amoureux de la fille du fermier.

Au milieu des passagers qui dansaient, Wren se lança dans une gigue. Il valsa avec une cavalière invisible, la faisant tourner d'un geste. Se penchant vers le sol, il posa ses mains sur le pont pour sentir la cadence. Il oscillait comme une balance, faisant pouffer de rire sa mère et ses sœurs. Il leur adressa une grimace de clown et elles rirent de plus belle. Ensuite, il s'arrêta, fronçant les sourcils et reniflant l'air comme un chien de chasse. Levant les yeux vers sa mère, le garçon secouait la tête ; il dressait ses mains vides vers le ciel. Puis il courut vers l'écoutille pour aller prévenir ses frères. « Quelque chose ne va pas », dit-elle, tandis qu'il disparaissait dans les profondeurs.

Le vapeur n'était plus amarré, il gîtait à tribord, puis encore à bâbord. Les danseurs glissaient d'un côté à l'autre. Les passagers se retenaient comme ils pouvaient, plaquant leur chapeau sur leur tête. Un veilleur cria du quai à un membre de l'équipage : « Vous penchez ! » Le bateau s'inclinait et la sirène fit entendre un son rauque et profond. Des rires nerveux s'élevaient. Les matelots, remarquant le roulis sous leurs pieds, faisaient de petits sauts pour ne pas perdre l'équilibre.

Le chef-mécanicien donna l'ordre de remplir de nouveau les ballasts. Dans la coque, les salières roulaient des tables. Un placard bascula et des bouteilles de bière s'écrasèrent au sol. Le piano de la salle de bal heurta violemment le mur. Deux membres de l'équipage se regardèrent, puis se dépêchèrent de grimper à l'air libre. La musique s'était arrêtée, et des danseurs, figés entre deux pas, attendaient qu'elle reprenne. Les rires avaient cessé sur le pont. Un étrange silence planait. Benny n'entendait plus que le bruit de l'eau contre la coque.

Il agitait encore la main lorsque l'*Eastland*, à quelques mètres du quai à peine, pencha légèrement, puis un peu plus, et enfin, sous le poids de ses chaloupes, le navire bascula. Il émit un gargouillis, comme si quelqu'un avait retiré une énorme bonde. La main de Benny s'arrêta, et l'embarcation se coucha sur le flanc et vint se poser au fond de la rivière, sous dix mètres d'eau. Des partitions s'envolaient comme des oiseaux de mer. Les musiciens s'accrochaient au bastingage. Un violoncelle bascula dans l'eau, entraînant un bébé à sa suite. Les mères tentaient d'empêcher les enfants de passer par-dessus bord. Des hommes étaient projetés du pont comme des torpilles. À l'intérieur, les passagers étaient ballotés de droite à gauche et d'un bout de la coque à l'autre. Ils couraient vers les marches, les hommes écartant les femmes et les enfants, sous les trombes d'eau qui ruisselaient sur eux.

Les cris ne ressemblaient à rien de ce que Benny eût jamais entendu. Il avait la bouche ouverte, les bras levés comme s'il pouvait empêcher le mastodonte de se coucher sur le fond sablonneux. Son colis de casquettes réglementaires lui glissa des mains et tomba dans la rivière, dansant un instant à la surface avant de couler. Il le remarqua à peine. Des gens étaient déjà pris dans les eaux troubles, d'autres étaient précipités du pont. Une femme sembla lui tendre les bras, puis elle disparut et seul resta son chapeau de paille piqué de plumes vertes et bleues. Des paniers de pique-nique, des chapeaux melon, des bouteilles Thermos flottaient çà et là.

Benny, en courant vers le quai, croisa le regard de la femme qui s'était tenue près de lui sur le pont. Sa bouche était grande ouverte et un cri continu sortait de sa gorge, venu de plus profond en elle que les eaux dans lesquelles l'*Eastland* était en train de sombrer. La plus petite de ses filles, la blonde, gémissait et la brune pressait ses mains contre ses oreilles en suppliant sa mère d'arrêter. Mais la femme semblait se noyer, comme si l'on pouvait se noyer dans l'air aussi bien que dans l'eau. Elle poussait un long hurlement qui ne cessa que lorsqu'elle vit Benny sur le quai. Elle plongea son regard dans les yeux gris du garçon comme si elle avait un message urgent à lui communiquer. Mais elle s'accrochait à ses filles. « Allez-y, lui cria-t-elle enfin. Plongez ! » Et il arracha sa chemise, ses pantalons et ses souliers.

En touchant l'eau de la rivière, il fut surpris de la trouver si froide et si tranquille. Il ne voyait rien dans l'obscurité, à part le vague dessin de jambes et de bras. Il nagea dans leur direction, mais ils avaient disparu. Remontant à la surface, il agrippa un morceau de bois. Des caisses, des cages à poule, des cordages étaient jetés des quais. Benny poussa une caisse vers un garçon qui se débattait, puis il replongea. Il posa ses

mains sur les hanches d'une petite fille qui frétilait comme un poisson, mais elle lui échappa.

Haletant, il se hissa sur la coque. Il toussait et crachait de l'eau, essayant de reprendre son souffle. Alors il entendit des cris étouffés. Il sentait que des poings tapaient sous ses pieds. Des passagers étaient piégés à l'intérieur. La coque était glissante et deux fois il faillit tomber. Des ferronniers qui faisaient des soudures sur un pont près de là se précipitèrent à la rescousse et un remorqueur vint couvrir de cendres la surface glissante de la coque. Des mains et des pieds Benny aida à les étaler, et sa peau devint noire. Puis les ferronniers se mirent au travail. La flamme de leurs chalumeaux brûlait la coque. Le capitaine Pederson tentait de les arrêter. « Vous abîmez la coque », criait-il, mais des rescapés l'écartèrent de force. Un trou fut percé et un soudeur prit Benny par le bras.

Il était petit mais fort pour son âge. Il se pencha et chercha dans le noir. Des bras se tendaient vers le sien. Comme une sage-femme, il fit sortir un petit garçon qui poussa un cri de nouveau-né. Il chercha encore et cette fois, libérant une fille des bras de son père, il n'eut pas de mal à la prendre. Elle portait une robe de linon, à présent couverte de suie ; il l'attrapa par sa taille étroite. Elle était souple et bougeait comme si elle valsait.

Il n'avait jamais tenu de fille dans ses bras. Il avait seulement imaginé comment ce serait, d'avoir un corps contre le sien, d'éprouver du désir. Il avait anticipé la douceur de la peau, l'odeur des cheveux propres. À présent ses seins, qui étaient ronds et pleins, se pressaient contre sa poitrine et il s'embrasa. Il était stupéfait de sentir ce frémissement dans ses reins. Il avait hâte de lire son regard reconnaissant. Peut-être lui dirait-elle son nom ? Mais en la hissant sur la coque, il sentit que les jambes de la fille pendaient mollement contre

ses cuisses. Il n'y avait pas de chaleur dans son souffle. Des bras sans force lui entouraient le cou.

La reposant doucement, il vit son regard fixe, ses lèvres bleues. En la passant à un autre homme, il se mit à pleurer. Il restait debout sur la coque, le visage baigné de larmes : la première fois qu'il avait tenu une fille dans ses bras, il avait fallu que ce soit une morte. Il ne pouvait pas le supporter. Soudain il avait peur de choses qu'il ne pouvait nommer. Quelque part au-dessus de lui, Benny entendait toujours cette femme hurler sur le pont, et il replongea pour lui échapper.

Anna Chimbrova, les yeux sur la rivière, ne savait pas vraiment d'où venait son hurlement. Ses enfants aux noms d'oiseaux étaient à bord – les garçons qu'elle avait appelés Robin, Jay et Wren. Elle avait rompu le shabbat en les laissant partir. Elle avait de l'argent sur elle pour payer la glace de Pearl. Elle n'avait pas prêté attention aux signes annonciateurs lorsque, en chemin vers la rivière, Wren, son fils sourd, avait montré le ciel en disant qu'il entendait des corbeaux. À présent elle regardait, tandis qu'on retirait des corps de la coque et qu'on les alignait sur le quai.

Bientôt un garçon en veste bleue et pantalons beiges fut allongé à leurs côtés. Wren avait été le dernier à descendre, c'était normal qu'il soit l'un des premiers à partir. Ses fils étaient morts. Elle se méprisait d'avoir cette pensée, mais comment, maintenant, allaient-ils survivre sans eux ? C'était comme si elle regardait dans l'un de ces miroirs que son premier mari, Samuel Malkov, lui apportait souvent de la rue et qu'elle se retrouvât face à face avec ce qu'elle avait toujours redouté – une personne qu'elle ne connaissait pas.

En entraînant ses filles loin du pont, elle se disait qu'elle n'avait pas toujours eu peur des miroirs. Elle s'y était admirée autrefois. Mais en traversant les Shadows, un quartier désolé

peuplé de bordels et de saloons, cela lui semblait si lointain. Anna passait, chancelante, devant les bars bruyants de Clark Street, ignorant les femmes aux visages peints comme ceux des clowns, qui appelaient des fenêtres. Elle passait devant les sinistres grilles en fer de la prison du comté. À un angle de rue, elle traversa au milieu de la circulation. Des voitures tirées par des chevaux s'arrêtèrent. Une Model T toute neuve, crachotante, donna un coup de klaxon, tandis qu'un tramway freinait brusquement. Dans Pine Street un agent de police lui cria : « Regardez où vous allez, ma p'tite dame ! »

Pearl poursuivait sa mère, tenant Opal par la main. Anna continuait. Dans le ciel couleur ocre un orage menaçait, mais elle devait apprendre à Samuel que ses fils s'étaient noyés. Il les avait circoncis lui-même avec soin, ces garçons, avec un rasoir bien affûté. Bien qu'il eût disparu depuis des années, elle le chercherait dans les eaux qui l'avaient terrifiée quand elle était petite.

Elles montèrent dans un tram. Bientôt les fabriques de savon et les immeubles des Shadows s'effacèrent. Il n'y avait plus de boutiques, plus de caractères hébraïques au-dessus des devantures. Plus de femmes au coin des rues à marchander le poisson, ni de charrettes à bras pour encombrer la chaussée. Les maisons devenaient plus grandes. Elles étaient faites de granit et de briques rouges. Elles ressemblaient davantage à des châteaux, avec de hauts murs et des tourelles. Des autos noires étaient garées dans les allées circulaires. Anna ne remarquait rien. C'était Samuel qu'elle cherchait, tandis que le tram les emportait vers le nord. Il lui manquait, les soirs d'été, quand le chant des grillons emplissait l'air. Avant leur mariage, il l'avait emmenée se promener au parc où jouait un orgue de Barbarie. Il l'avait attirée à lui dans un épais bosquet et pour la première fois, elle avait senti la chaleur, la dureté d'un homme. Anna frotta l'endroit où les racines de

l'arbre et les pierres avaient imprimé leur marque dans son dos.

Le tram s'arrêta près du lac et Anna fit descendre ses filles. « Où allons-nous ? » criait Pearl, mais sa mère ignorait ses supplications. Les piétons regardaient Anna en secouant la tête. La nouvelle du naufrage de l'*Eastland* ne s'était pas encore répandue. Certains demandaient si elle allait bien, d'autres la croyaient ivre. Ou vieille et un peu toquée – peut-être même la grand-mère de ces enfants. En fait elle avait tout juste trente-huit ans et elle était leur mère, veuve pour la seconde fois, avec neuf enfants sur les bras. Elle s'était battue pour protéger sa famille. Un voisin de Bohême qui avait eu pitié d'eux avait fait embaucher ses fils aînés à la Western Electric. « Ne dites pas que vous êtes juifs, les avait-il avertis. On se ferait tous renvoyer. » Comme ils cherchaient désespérément du travail, ils prétendirent qu'ils étaient tchèques. C'était un péché, Anna le savait bien, de se faire passer pour ce que l'on n'est pas.

Le lac était d'un gris acier, la couleur des jours humides et des ciels orageux, du même gris que les trottoirs et les murs misérables. Sa surface imitait le ciel et il était difficile de savoir où l'un commençait et où l'autre finissait. Mais Anna n'avait pas peur. Elle entraînait ses filles vers la rive, où l'eau l'appelait.